

La revue des mondes imaginaires

# BIBLIOPAT

N°74



En long, en large et en perpendiculaire :

# Léo Henry

Olivier Caruso astique ses marionnettes  
Daryl Gregory se perd à Dead Horse Point

12

LE DIABLE  
AU PIANO

# Sommaire

## ► Interstyles

- Le Cas Julien Declercq-Costa ..... 6  
Léo HENRY
- Pantin ..... 14  
Olivier CARUSO
- Dead Horse Point ..... 36  
Daryl GREGORY
- Le Major dans la perpendiculaire ..... 54  
Léo HENRY

## ► Carnets de bord

### BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers ..... 78
- Le coin des revues,  
*par Thomas Day* ..... 114
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :  
Stefan Wul en bulles  
*par Pierre Stolze* ..... 116
- Paroles de Libraire : de Chrybde en Scylla  
*par Hervé Le Roux et Erwann Perchoc* ..... 120

### AU TRAVERS DU PRISME : LÉO HENRY

- Les Chemins de travers :  
un entretien avec Léo Henry,  
*par Richard Combailot* ..... 124
- Autoportrait aveugle de Léo Henry, 2013, Tijuana  
*par Alain Damasio* ..... 158
- Ce qu'a écrit Jacques Mucchielli,  
*Par Léo Henry* ..... 165
- Bibliographie de Léo Henry,  
*par Alain Sprauel* ..... 166

### SCIENTIFICTION

- Gavity : ça plane pour moi,  
*par Roland Lehoucq* ..... 172

### INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,  
*par Org* ..... 180
- Dans les poches,  
*par Pierre-Paul Durastanti* ..... 182

# Editorial

## Inclassable.

Il était inclassable. On l'a vu encore il y a peu, lorsque **Le Dragon Griaule**, réédité par J'ai Lu, a attiré de nouveaux lecteurs, plus jeunes et plus innocents que ceux qui l'avaient découvert au Béliat', et que ce livre a plutôt dérangés. « *Je ne me suis pas attachée aux protagonistes qui sont, à mon sens, bien trop originaux ou hors normes* », disait ainsi une gentille blogueuse.

Lucius était ravi de cette réaction. Il avait besoin qu'on lui remonte le moral. Comme les lecteurs de *Bifrost* le savent déjà, il avait souffert d'un accident vasculaire cérébral en août dernier, et cela faisait déjà quelque temps que sa santé nous inspirait de l'inquiétude. On n'oubliera pas sa dernière visite en France, pour le festival Imaginales

2013 puis une séance de dédicace à Charybde, où il est apparu très diminué, se déplaçant difficilement mais toujours enthousiaste à l'idée de rencontrer ses lecteurs. Inclassable, oui. Dès son entrée en scène, avec le roman **Les Yeux électriques** et un feu d'artifice de nouvelles recueillies dans **Le Chasseur de jaguar**, **La Fin de la vie (pour ce que nous en savons)** et **Zone de feu Emeraude**, il renversait les barrières entre les genres, bousculait les idées reçues sur ce que devaient être la science-fiction, le fantastique et la *fantasy*. Et de toutes les façons possibles.

Comme l'écrivait Gérard Klein à propos de ses premiers romans : « *Shepard aborde ces thèmes [ceux de la science-fiction] comme s'ils appartenaient à une tradition du savoir sur le monde, scientifique en quelque sorte, mais sans relation avec la culture européenne et nord-américaine*<sup>(1)</sup>. » Et aujourd'hui, avec le recul, on voit que c'est cette démarche, élargie, magnifiée, qui a toujours guidé Lucius Shepard. Loin de se conformer à une vision du monde univoque, à des codes préétablis, il abordait chaque histoire suivant un angle neuf, original, décalé, qui lui permettait de donner

un nouvel éclairage à ses thèmes de prédilection. Prenez **Le Dragon Griaule**, par exemple : qui d'autre que lui aurait imaginé commenter l'emprise du pouvoir reaganien sur l'Amérique latine sous la forme d'une série d'histoires tournant autour d'un dragon pétrifié ? Des histoires qui adoptent chacune un mode narratif différent : la fable douce-amère, l'essai scientifique romancé, le polar noir, le récit autobiographique — à chaque fois, le meilleur angle d'attaque pour travailler un thème, un personnage, une situation et leur donner le plus de relief possible.

Dans le même ordre d'idée, rappelons-nous ce qu'il faisait dire à l'un de ses personnages : « *Je me suis repassé la scène dans ma tête, tentant de formuler ce que j'avais vu non pas en termes rationnels, mais dans des termes sensés aux yeux d'un crétin d'Américain moyen nourri aux films d'horreur et de science-fiction*<sup>(2)</sup>. »

Et c'est ainsi qu'une intrigue lovecraftienne permet de parler de l'amour et du respect de l'autre — et de soi-même.

On espérait beaucoup de lui pour les années à venir. D'autres romans et d'autres nouvelles, bien sûr, mais aussi des lumières sur ses années d'apprentissage. S'il se montrait un conteur intarissable dans l'intimité, il hésitait souvent à se confier par écrit ou dans le cadre d'une interview. Mais le déclic s'était fait, semble-t-il, avec **Le Dragon Griaule**, pour lequel nous lui avons demandé de rédiger une postface.

A cette occasion, on a découvert combien sa vie nourrissait son œuvre, et vice versa. La préface de son dernier recueil paru aux Etats-Unis, **Five Autobiographies and**

(1). Préface à la réédition de *La Vie en temps de guerre*, Livre de Poche, 1996.  
(2). « *Des étoiles entrevues dans la pierre* », in *Sous des cieux étrangers*, Le Béliat', 2010.

# Lucius Shepard (1943-2014)

a Fiction, où il racontait comment son père l'avait fait interner dans un asile d'aliénés à l'âge de quatorze ans, le montrait libéré de toute inhibition et prêt à de nouvelles confessions.

Ce qui a fait de lui ce qu'il était, il faudra désormais le recueillir auprès de ses amis, qui ont été nombreux à se déclarer bouleversés en ce jour de printemps. Lucius Shepard est décédé dans la nuit du 18 au 19 mars, sans doute des suites d'une infection qui avait nécessité une biopsie quelques heures plus tôt. Son ami Bob Kruger, qui l'avait souvent publié sur son site Electric Story, nous apprend que sa santé avait décliné ces trois dernières années : une défaillance rénale nécessitant une angioplastie, une pneumonie qui avait failli l'emporter et, finalement, l'AVC survenu en août dernier, dont il se rétablissait avec difficulté.

Je garderai de lui l'image d'un géant blessé, auquel je fis visiter, à la fin du mois de mai 2013, l'extraordinaire exposition *L'Ange du bizarre*, au musée d'Orsay. Son état de santé l'obligeait à circuler dans un fauteuil roulant et je me souviens encore de l'émerveillement qui l'habitait quand nous nous arrêtions devant une toile de William Blake, d'Edvard Munch ou de Gustave Moreau. Ce jour-là, dans une ambiance noire et feutrée, j'ai vu briller ses yeux et, lorsque nous sommes ressortis, il m'a confié :

« J'ai des idées pour plusieurs histoires. »

Nous ne les lirons pas, hélas, et je vous laisse sur une dernière image, celle qui conclut *Le Calice du Dragon*, son dernier ouvrage publié en France pour le moment — car il y en aura d'autres, nous préparions déjà le prochain —, et qui, compte tenu des circonstances, prend une résonance particulièrement poignante :

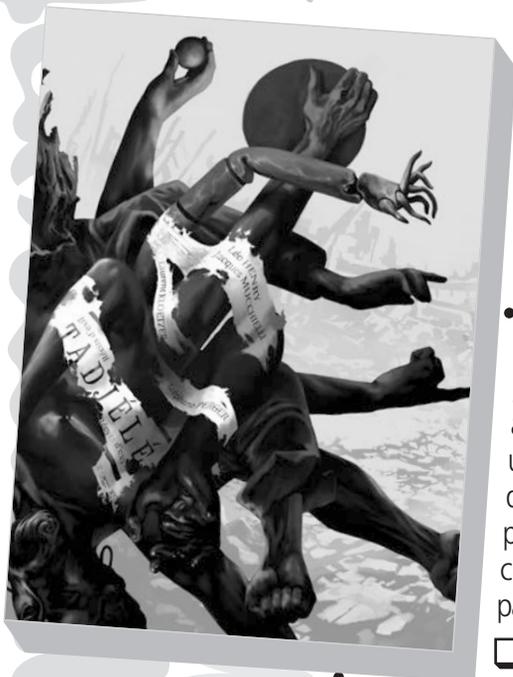
« Sur cette île de conteurs, il est considéré comme l'un des meilleurs et, ce soir-là, il me raconta comment ce tavernier s'était entiché d'une Espagnole venue du continent, relevant les défis les plus grotesques afin de conquérir son affection. Ensuite, nous sommes restés un moment sans rien dire, savourant le lourd murmure du ressac et les claquements des palmes sous un vent qui annonçait une tempête prochaine, tandis que le ciel par-delà Manabique devenait un feu d'artifice aux bouquets dorés. Puis Walker a entendu une femme sur le rivage l'appeler par son nom. Il s'est levé et s'est étiré pour s'assouplir l'échine, la tête rejetée en arrière.

"Regardez-moi cette gloire, Richard, a-t-il dit en désignant le ciel. Vous n'êtes pas un peu triste, des fois, à l'idée que jamais nous n'entendrons un conte qui soit digne du ciel et de toutes ses étoiles ?" »

Jean-Daniel Brèque



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **Tadjélé**, de Léo Henry, Jacques Mucchielli et Laurent Kloetzer (352 pages pour dix-neuf nouvelles virtuoses dans l'univers de Yirminadingrad chez Dystopia).



**Option 1**

**Je suis déjà abonné** et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°75 ; je reçois gratos **Tadjélé**, un livre qui fait du bien par où il passe, et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et je vous refille sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

**Option 2**

**Je ne suis pas encore abonné**, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°75, je reçois gratos **Tadjélé** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)\*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, enfin !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

**Le Bérial'**  
50 rue du Clos  
77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet [www.belial.fr](http://www.belial.fr)

\* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°75, le 10 juillet 2014.

NOM ..... PRÉNOM .....

ADRESSE .....

CODE POSTAL ..... VILLE .....

COURRIEL ..... DÉCLARATION D'AMOUR .....

# Interstyles



*Olivier Caruso  
Daryl Gregory  
Léo Henry*

.....

# Léo HENRY

**F**ils caché d'un Antoine Volodine qui, un soir d'ivresse, aurait commis l'irréparable avec Stephen King, Léo Henry incarne, à 34 ans ou peu s'en faut, une frange bien particulière de l'Imaginaire francophone, manière de tentative non délibérée de réconciliation entre les ambitions formalistes que pouvait incarner le groupement Limite à la fin des années 1980 (avec des auteurs comme Jouanne, Barbéri, Vernay, Serva, Evrard ou Berthelot), et une littérature, sinon de pure évasion, en tout cas aux ambitions plus narratives. « Pourquoi dit-on que Joyce est un meilleur écrivain que Tolkien ? » Cette question, Léo avoue plus avant dans nos pages qu'il l'avait en tête, et de manière centrale, au moment d'attaquer ses études universitaires. « Je voulais savoir ce que la fac avait à me dire là-dessus. » Des années après, on se gardera de résumer son œuvre à cette seule interrogation, mais gageons qu'elle demeure, en filigrane, intimement liée à son moteur créatif. D'où une production littéraire des plus personnelle, déroutante, parfois — le moins de ce qu'on peut attendre de toute création littéraire, non ? —, possiblement hermétique, jugeront certains, mais toujours portée par une intensité, une manière d'incandescence abrasive qui nous fait ressortir de ses récits un brin essoufflés, quand ce n'est pas clairement estomaqués.

Le point de départ de son parcours éditorial est à chercher du côté des défuntes éditions de l'Oxymore, en 2002, où Léo publie une poignée de nouvelles, puis, très vite, son premier recueil (Les Cahiers du Labyrinthe, 2003). Suite à quoi il développe avec le regretté Jacques Mucchielli l'univers tentaculaire de Yirminadingrad (on y reviendra), monstre de papier que tous deux nourriront de trois recueils croisés. Paraît en 2011 son premier roman, Rouge gueule de bois (la Volte), puis l'année suivante un deuxième recueil solo, Le Diable est au piano (la Volte, toujours). Sur le fleuve, court roman coécrit avec Jacques Mucchielli, sort en édition papier chez Dystopia en octobre 2013 (il existait déjà en numérique depuis quelque temps), alors que ce mois-ci, chez Folio « SF », paraît son deuxième roman solo, Le Casse du continuum.

Un peu court pour un dossier dans Bifrost ? A quoi on répondra dans un haussement d'épaules : lisez-le, et on en reparle...

Déjà publié dans Bifrost :

- « 1997, ou comment les hommes ont perdu la guerre galactique » in Bifrost 67
- « Le Major dans la perpendiculaire » in Bifrost 74

*Le Cas Julien  
Declercq-Costa*



*« It just seems to me suburbs are the momentary dream of a mushroom god. »*  
Nick Papadimitriou, *The London Perambulator*

ILS RETROUVENT L'ASSISTANTE sociale dans le Vercors où elle est partie se planquer : une baraque en préfa jamais démontée au bout d'un chemin de terre, à côté du bunker d'une captation d'eau. Les agents garent la voiture cent mètres en contrebas et coupent par le pierrier. La femme ne voit rien venir et, une fois installée dans la cuisine, parle plus facilement que prévu.

Sans doute est-elle anxieuse, après ce temps, d'évoquer le cas Declercq-Costa avec quelqu'un qui ne la prenne pas pour une folle. Sans doute aussi se reproche-t-elle de n'avoir prévenu personne, à l'époque. De s'être contentée de détruire les rapports, d'effacer les traces dans les bases de données de la DDASS, de prendre le maquis.

« J'ai eu peur », dit-elle en manière d'excuse, sans regarder les serre-flex, le revolver au très long canon posé sur la table entre la boîte à sucre et le pot de Ricoré. Freischütz — c'est le grand — ne dit rien, il garde les yeux mi-clos, comme sur le point de s'endormir. La fille — Béa — relance de temps en temps le monologue. Elle ne sourit jamais mais sait se donner des airs sympathiques. C'est elle qui se charge ensuite de faire disparaître les corps.

La famille Declercq-Costa avait été une des premières à emménager au Clos Saint-Véran, relogée par l'office des HLM. Un pavillon avec jardin, quatre pièces, quatre-vingt-dix mètres carrés. A la périphérie du lotissement, la maison surplombait des villas en chantier, la flaque de boue d'un futur terrain de sport et, au lieu de l'îlot commercial, un champ de mauvaises herbes semblables à des laitues. On étalait le macadam fumant avant de le damer au rouleau. Un crépi jaune ou vert pâle habilla les coffrages, on posa des tuiles roses et, bientôt, les gosses envahirent les jardins et sautèrent les clôtures pour jouer dans la rue.

Julien resta seul. Il avait six ans à l'automne de son arrivée, le visage bouffé par les crises d'eczéma et une façon de se tenir qui suffisait à décourager le rapprochement. Les gamins s'organisaient par âge, par école fréquentée, par distribution géographique autour de la place centrale. Le petit Declercq-Costa n'intégra aucun groupe, il ne se fit aucun ami.



Les autres membres de sa famille étaient assez tarés pour que personne ne prenne le temps de se pencher sur ses bizarreries. On l'ignora donc.

« Ça m'a pris un an, dit l'assistante sociale après un rire bizarre, embarrassant. Mais j'ai fini par comprendre que quelque chose ne collait pas. Je l'ai vu qui parlait seul, une fois, le nez collé à la fenêtre. Une autre, j'ai aperçu ses immenses plans, tracés à l'encre noire sur papier millimétré. »

Freischütz et Béa circulent dans une Peugeot 607 gris métallisé de location. L'autoradio passe France Info à un niveau presque inaudible. Ils alternent la conduite. Tous deux ont quinze années de maison et de belles prises à leur tableau. La présente cible n'a rien d'un magus ni d'un vaisseau démoniaque. Un bon médium, au mieux. Ils ont appris qu'il ne faut jamais présumer de ses forces. Ils en présument pourtant.

La nuit les rattrape après Mâcon. Ils roulent encore une heure, sortent de l'autoroute. À l'Hippopotamus, devant le tartare à volonté, Béa feuillette un numéro du *Nouveau Détective* trouvé sur une table voisine. Freischütz réfléchit, tête basse, compte et résout des problèmes connus de lui seul. Les deux ne parlent pas.

Dans la chambre qu'ils partagent au Best Western, ils dorment avec leur arme sous la couverture.

La mère de Julien picole et choisit ses compagnons successifs avec la lucidité froide des alcooliques : tous coulés dans le même moule, gentils, un peu mous, fêlés en profondeur. Trois mois plus tard, tous biberonnent. Un peu après, ils pètent les plombs.

La grande sœur a des épisodes psychotiques qu'elle circonscrit elle-même avec du shit et des amphétamines. Elle est très pieuse et parle plusieurs fois avec Jésus au cours de veillées de groupe chez les Charismatiques. Le demi-frère a des problèmes de discipline scolaire : à douze ans, dans une bagarre, il crève l'œil d'un gosse de son âge avec un tournevis. Il n'y a pas un collègue du secteur qui ne l'ait pas viré. Et puis la vieille, qu'un AVC a laissé paralysée et muette. Elle est très jaune, sa fille prétend que c'est une hépatite C chopée à l'hôpital, qu'il faudrait faire une enquête, un procès. Il y a un chien, par-dessus l'ensemble, une portée de lapins nains et une affreuse perruche grise qui chie partout et passe de pièce en pièce en froufroutant.

« Avec ça, le petit paraissait presque normal. Il est resté sous le radar très longtemps et on aurait aussi bien fait de le laisser tranquille. Mais la mère a grillé trois feux rouges en enfilade et plié l'Austin Mini qui l'a



enfin arrêtée. La prise de sang donnait près de 2 g. Elle a fini en préventive. Julien était mineur, j'ai cru de mon devoir d'essayer de le placer. »

Julien n'a jamais rien fait de sa vie, à part marcher et bayer aux corneilles.

Il arpente le lotissement aux rues un peu en pente, ses trottoirs aux pavés intriqués, ses allées de graviers d'une impasse à une autre. Sur la placette — un rond-point avec deux vitrines, dont une presque toujours éteinte —, il touche les jardinières en cailloux agglomérés, les bancs de béton à la patine usée par des milliers de griffures épelant insultes et gages d'amours éternelles. Julien passe la main au-dessous, sur les strates de chewing-gum, de crottes de nez, puis touche le pied mille fois compissé planté dans une île aux contours flous et dégradée en jaune. Il lève les yeux pour voir surgir l'avion de midi douze entre les paraboles des maisons jumelles derrière le terrain de foot. Il écoute un pochon, poussé par le vent, qui bat contre la grille rouillée protégeant un tilleul.

La vie suit son cours autour de lui, exactement comme s'il n'était pas là. Sans raison apparente, il se lève et reprend son périple. Il marche comme ça tous les jours et certaines nuits, quel que soit le temps. On s'est lassé de se moquer du gros garçon aux joues rouges. Il s'est fondu dans le paysage.

« Je suis venue plusieurs fois au Clos pour lui parler et me suis retrouvée à l'observer de loin. D'abord j'essayais de rester discrète, puis je me suis rendu compte qu'il se foutait que je sois là ou pas. Je l'ai suivi assez longtemps pour voir qu'il ne sortait jamais du lotissement. Je veux dire : jamais. Ni seul, ni accompagné. Une fois on a fait venir le médecin pour lui. Il avait vécu, j'en suis sûre, plus de dix ans sans quitter le quartier. »

Les agents travaillent à l'ancienne, sur documents papier. Installés dans la voiture à bonne distance du Clos, ils revoient les éléments du dossier. Relevés topographiques, vues satellites. Tirages carte postale des photos de l'équipe de repérage : la cible, sur l'une d'elles, contemple entre ses pieds quelque chose. Julien a vingt-deux, vingt-trois ans et l'air ahuri. Il vit seul avec la vieille infirme. Sur les analyses de spectrographie profonde, les flux d'énergies ont des tracés impeccables.

Béa sort les pièces de police. Si on oublie la cavale de l'assistante sociale, Declercq-Costa ne semble impliqué dans aucune affaire antérieure. Ça reste un beau morceau. Daniel Panovski, employé aux espaces verts, retrouvé à la limite du quartier mort par suffocation. Béa secoue, dans le ziplock, l'arme du crime : le machin coincé sous la glotte faisait



à peine un centimètre de diamètre, rose orangé. Un bout de revêtement en granulé élastique, arraché sous le tourniquet du square à cent mètres de là. Pas de trace de violence. Vingt personnes ont vu Panovski engueuler le gamin le jour du décès.

La pluie floute les vitres, la vue sur la zone commerciale, la bretelle d'autoroute. Freischütz étudie le plan général une fois encore avant de le replier, de le ranger dans la grande enveloppe. Ensuite, il consulte sa montre, ôte la sécurité de son arme sans la tirer du holster d'aisselle et remet le contact.

Julien marche à pas très lents derrière les maisons carrées. L'avant-dernière est entièrement aveugle, volets baissés, portes closes, vide depuis des semaines. Du bout des doigts, le garçon caresse la pierre du dessus des murets, poreuse et douce. Il s'arrête, flatte du plat de la main la boule fendue d'un portail, une barre de la grille, le tableau des sonnettes. L'eau qui lustre les feuilles grasses des thuyas prête aux jardins d'ornement des rêves de germinations. Un bébé pleure, un moteur hoquète, cale, Julien reprend sa route.

La pluie fait flaque dans de petites dépressions, déborde puis roule, emporte un papier alu, la nervure d'une feuille sèche, d'autres choses sans importance. Les mains du marcheur s'agitent, touchent un objet absent, ses lèvres murmurent des paroles inaudibles. Dans le crachin, la grosse face prend des airs passionnés, ravis, Sainte Thérèse en extase, puis tout passe à nouveau.

A peine plus loin, derrière la MJC, il dépasse les agents à l'abri de l'auvent, exactement comme s'il ne les avait pas vus. Tout entier concentré, dirait-on, sur une trace de mayonnaise au flanc de la poubelle, un coup de pinceau peu à peu délayé qui pointe vers l'emballage blanc cassé et froissé tombé sous le conteneur. Il est neuf heures et demie et la rue est vide. Freischütz et Béa attendent que la cible s'éloigne pour lui emboîter le pas.

A dix mètres, d'abord, puis à cinq, ils pénètrent les sphères d'aura de Declercq-Costa. Pas le moindre signal. Ni picotement gingival, ni échauffement des doigts propre aux sources passives : tout se passe comme si le garçon était parfaitement neutre. Il stoppe une fois encore pour étudier les progrès de la rouille sur les attaches d'un céder le passage. Le croisement est tout à fait désert. Freischütz jette un œil à Béa, qui lui fait signe d'attendre.



Ils restent plantés sous la flotte. Le Clos Saint-Véran, aux heures mortes, est en pleine somnolence. Julien repart, marquant de la tête le tempo d'une chanson chuchotée. Il boucle le tour de la placette, reprend à droite, vers sa maison. La 607 est garée là, le long du trottoir. Le garçon va pour la doubler quand la femme qui le traque l'interpelle.

« Tu dois arrêter de marcher », dit-elle.

Presque aussitôt, l'homme est sur lui, le pousse dans le dos très fort mais sans brutalité. Julien ne voit pas la portière s'ouvrir, le voilà assis sur la banquette arrière. Désarmé, il cherche des yeux les fenêtres de chez lui, la lampe dans la chambre de mémé. Le pare-brise est empli de taches sans signification. Béa, à ses côtés, montre les menottes jetables.

« Pas besoin de ça, pas vrai ? Tu vas nous obéir. »

Julien approuve. Sa résistance à la subvocalisation est proche de zéro, ses capacités psychiques loin au-dessous de la normale. Les agents ne s'en inquiètent pas encore. Tour de clé. Le moteur s'allume presque en silence : on entend les gravillons sous les pneus et la pluie, encore.

Julien bouge les mains dans les airs sans rien dessiner, ni vortex, ni lettre secrète. On dirait un fou, rien de plus.

« Pourquoi avoir tué Panovski ? demande Béa.

– Qui donc ? »

Il a une voix de basse, sonore et surprenante.

« Le jardinier. »

La voiture roule au pas, au bout de la rue le feu est rouge, celui qui mène au carrefour de sortie, à la voie rapide.

« Ah, lui. »

Silence.

« Eh bien ? fait encore Béa.

– Ce n'est pas moi, répond Julien. J'essayais de l'empêcher. »

Puis, comme l'auto continue de l'éloigner de son domicile :

« Laissez-moi descendre. »

Freischütz arrête la voiture sur le bas-côté, met les warnings. Derrière les platanes, au bout du chemin, un camion passe dans la brume d'eau.

« Tu vas nous raconter, ordonne Béa.

– Ce n'est pas de sa faute, répond le garçon, il n'a pas choisi où il est né, ni comment, il n'est responsable de rien de ce qui se produit, il est là, voilà tout, il est comme il est et on ne peut pas y faire grand-chose, il faut être patient et apprendre à l'aimer, le regarder pour voir, l'écouter pour entendre, on ne peut pas comprendre si on est persuadé de savoir déjà, et il faut donner, donner pour recevoir, ne presque rien toucher, rester là, être attentif, laisser les signes se décoder d'eux-mêmes, les



silences se remplir, apprendre la langue, petit à petit, et attendre encore que ça devienne plus clair, mieux articulé, attendre de pouvoir dire à son tour et que tout devient facile, vous devez me laisser sortir, Madame, je dois rentrer chez moi, là où vous allez je ne peux pas vous suivre. »

Il se tait. Le clic clic des codes revient. Freischütz, dans le rétro, cherche le regard de Béa. Peut-être commence-t-il à avoir peur. Sa collègue fait non de la tête et dit :

« Nous enverrons quelqu'un s'occuper de ta grand-mère, Julien. Tu vas venir avec nous au Centre. »

Et, comme le garçon ouvre grand la bouche, elle ajoute :

« Sans proférer un son. »

Le feu est vert. La voiture repart.

Julien ne crie pas.

Alors le Clos Saint-Véran se soulève par un côté, tirant les sols, le bâti, le mobilier urbain, pour se refermer sur lui-même comme un papier qu'on plie, très net, une moitié contre l'autre. Tout à la fois est écrasé dans un chambard inouï, presque silencieux, crachant par le côté une fine gerbe de plâtre et de poussière, puis plus rien.

La 607 a pilé net. Les agents retiennent leur souffle. Julien, sans bruit, sanglote.

Derrière eux : trente hectares de terre meuble, comme labourée de frais.

« Vous savez ce que je crois ? conclut l'assistante sociale tandis qu'elle marche vers la falaise du haut de laquelle Béa va la précipiter. Je crois que le gamin est obsédé par ce foutu lotissement. Ses cartes, ses marches, ses prières ne sont rien d'autre que des lettres d'amour. Des marques de dévotion. Il n'y a, au fond, que le Clos qui compte à ses yeux. Et le pire c'est que le quartier répond à cette affection. Que pour plaire à Julien il sait se faire tiède et vivant. Sauvage. Pensez à ce que ça veut dire. Personne n'est à l'abri. »

La femme s'arrête après les derniers arbres. Il n'y a plus que quelques pas avant le vide. Le vent souffle. Elle tourne la tête vers Béa :

« Pourquoi être venus jusqu'ici ? Avez-vous écouté un mot de ce que je viens de dire ?

– Continuez d'avancer, répond l'autre. Et cette fois ne vous arrêtez pas. »

# Olivier CARUSO

**D**'aucuns l'auront remarqué : il est beaucoup question de jeunes auteurs dans le présent Bifrost (de là à parler de « compensation » après deux numéros largement consacrés à Ray Bradbury et Howard Phillips Lovecraft, deux figures tutélaires de nos littératures, il n'y a qu'un pas... qu'il est permis de franchir). Donc, jeunes auteurs, disait-on. Or, avec moins d'une dizaine de textes publiés, qui plus est pour l'essentiel dans des supports à la diffusion restreinte, voire confidentielle, Olivier Caruso entre sans conteste dans cette catégorie.

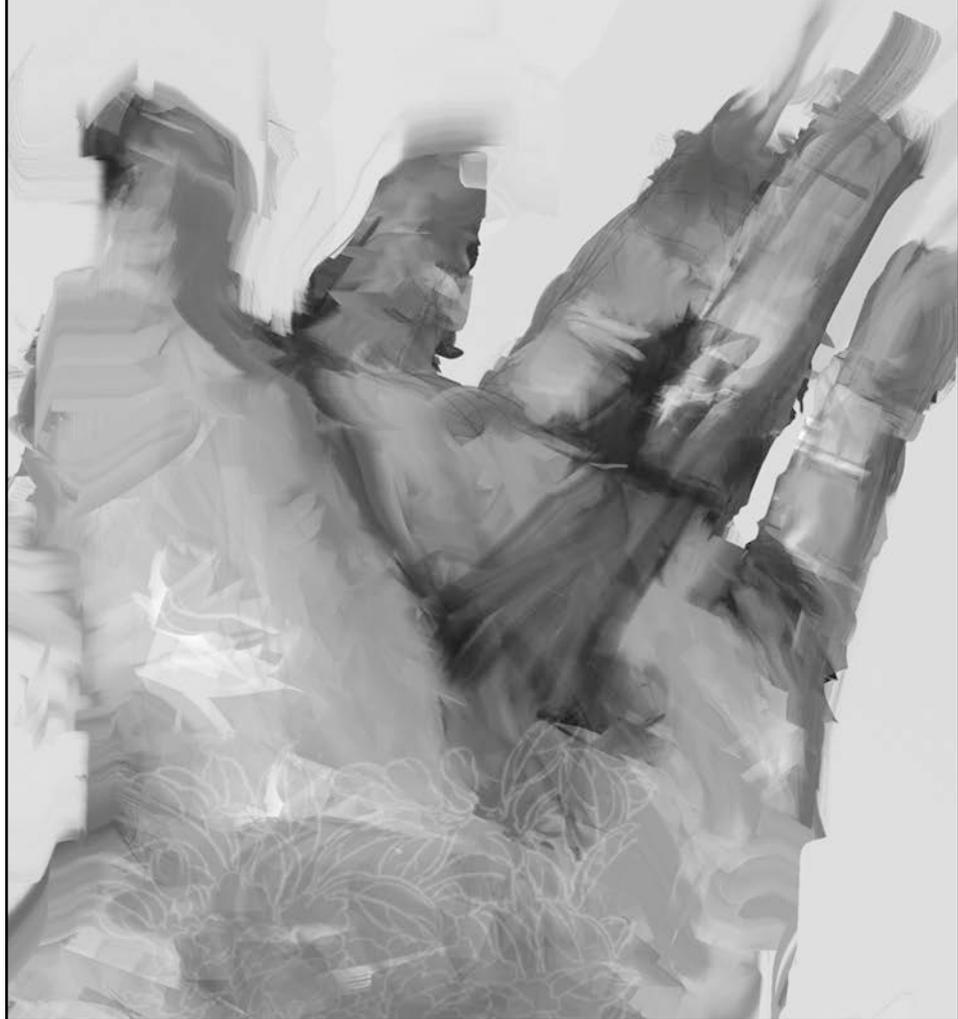
Quoique moins installé, d'un strict point de vue éditorial, que Léo Henry, il est aisé d'esquisser quelques passerelles entre l'œuvre de ces deux-là (outre le fait qu'à un an près, ils ont le même âge). Dans le style, d'abord, qui révèle un intérêt identique porté au rythme de la phrase, à la musique du mot, un souci du syncopé, du zig et du zag... Dans l'approche des littératures de genre, aussi, qui manifeste une même globalité, et accouche de récits qui, volontiers, brassent les genres, les pétrissent, les incorporent pour proposer des plats textuels aux saveurs toutes particulières. Avec au final cette même impression pour le lecteur, quand la sauce prend (filons la métaphore culinaire, au point où nous en sommes), d'être passé au shaker. Ajoutons à cela que l'un, Olivier, avoue une fascination toute particulière pour les années 60, période que prend pour cadre le premier roman du second, Rouge gueule de bois, et on comprendra que ces deux-là aient, potentiellement, des choses à se dire, et incarnent à eux deux l'écume d'une génération geek biberonnée à des genres qu'ils ne cessent de magnifier...

Pour le reste, on précisera qu'Olivier est né à Paris en 1978, mais vit aujourd'hui dans le Sud de la France.

Déjà publié dans Bifrost :

- « Aleph-zéro » in Bifrost 70

# PANTIN



VOILÀ COMMENT je me suis retrouvé à masturber des pantins de bois. Pas le meilleur boulot du monde, pas le pire non plus. De toute façon, on m'a pas vraiment laissé le choix. Fallait bien que quelqu'un le fasse, je suppose. Et pendant ces mois, ou peut-être ces années, dans la maison, c'est moi qui m'y suis collé.

\*

Je rêve que je suffoque. Je porte mes mains en lambeaux à mon cou. Je baisse le regard, je vois ma cage thoracique en écorché, comme dans les dessins des planches d'anatomie où les muscles et les os et les organes apparaissent à la surface. Je suis fasciné par ce que je vois. Les poumons, les côtes, le diaphragme. En un instant, je comprends le mécanisme, la force de l'aspiration, la poussée de l'expiration. J'imagine les vecteurs se dessiner, puis se briser comme du verre. Je ne respire plus.

Je rêve que je suffoque. Et puis le noir.

\*

Je me rends à l'entretien d'embauche armé d'un CV froissé et d'un revolver Smith & Wesson rutilant. L'un ou l'autre. Vendre mon CV comme on vante un aspirateur, ou vendre ma peau. Cher.

\*

Nous n'existons pas, disait l'annonce. Nous n'avons pas de boulot pour vous. Présentez-vous nulle part.

\*

La secrétaire m'accompagne dans le labyrinthe de couloirs. Elle est toute de rose vêtue, perruque rose, lèvres roses, perles de plastique rose au-dessus du décolleté, robe rose à froufrou rose. Ses collants rose-jambon frottent à chacune de ses enjambées. *Fizz, fizz*, gauche, droite, des jambes immenses, effilées comme une Tomaso Pantera surbaissée, une belle mécanique. Franchement, j'irais bien voir ce qui se passe sous la carrosserie.



Dépêchez-vous. Vous êtes en retard pour votre rendez-vous. J'ai du mal à suivre, elle marche à toute vitesse, je me fais distancer. Je dois trotter derrière elle. Elle marmonne quelque chose que je n'entends pas. Pardon ? Elle ne répond pas. Ses seins énormes ballottent. *Flic-floc* font-ils, comme s'ils étaient remplis d'eau. *Flic-floc*.

Elle bifurque dans un petit couloir. Puis un autre, à gauche, à droite, puis un autre, puis un autre. A un virage en épingle qu'elle prend sans ralentir, les bouées qui lui tiennent lieu de poitrine penchent d'un côté, entraînent tout le corps, le déséquilibrent. Il s'incline, tour de Pise humaine. Elle va tomber. Par réflexe, je lance la main, attrape ce qui dépasse, serre le téton, tire vers moi, elle se redresse, miraculeusement. Oops, désolé, je ne voulais pas, désolé, j'ai pris ce qui me venait sous la main, je ne voulais pas, je ne le ferai plus, enfin, je ne dis pas que ce n'était pas agréable et que je ne veux plus le faire, mais seulement si vous me le... je suis désolé.

*Boing* fait le sein en revenant à sa place, comme un élastique qu'on relâche. Vous allez être en retard pour votre rendez-vous.

Je n'ai pas de rendez-vous.

\*

Un peu plus tôt, je contemplais le building, les immenses lettres de néon rouge et bleu, chacune plus haute qu'une grue de chantier : « NOUS N'EXISTONS PAS. » Les marches, l'esplanade, le hall resplendissant d'or et d'ivoire, devant moi. J'hésite à entrer. Le bruit des motos-neige qui approchent. Je transpire. Les Russes sont à mes trousses. Pas le choix. Il me reste les Invisibles.

\*

*Fizz-fizz*, dans le couloir. Je trotte toujours sur la moquette. Nous longeons une baie vitrée si longue que je n'en vois pas la fin. Sur ma gauche, à travers la fenêtre, la neige noire vacille comme un homme soûl, la lumière des lampadaires loin en-dessous, les voitures glissent en silence, leurs phares s'entremêlent, les passants invisibles, les hommes aux masques de cuir qui me cherchent. Ma tête tourne. Le couloir tourne, la secrétaire tourne, refait son numéro d'équilibriste, se redresse sans mon aide. Nous arrivons devant une porte. Je mets la main sur la poignée, jette un dernier coup d'œil au décolleté canyonesque de la secrétaire.



\*

Il neige depuis si longtemps sur la ville. Une neige noire au goût de cendre. Depuis que la bombe a explosé. Un éclat de lumière aveuglant dans le ciel. Et puis le maire a ouvert la ville aux Russes. Ils n'ont pas pris le pouvoir, non, ils ont préféré s'installer dans les bas-fonds, y prendre leurs aises comme un léopard sur un tapis de feuilles. De là, ils contrôlent la cité illuminée bien mieux que depuis l'hôtel de ville.

Et puis la nuit, permanente, éternelle, menaçante.

\*

Derrière la porte, il y a un vieil homme barbu assis à son bureau. Je vous attendais, jeune Poniatowski, vous êtes en retard.

Il n'y a pas de chaise pour moi.

Poniatowski, c'est russe ? demande-t-il, l'air narquois de celui qui connaît déjà la réponse.

Non, c'est polonais.

Sur son bureau, il y a un cavalier sur lequel est inscrit, en majuscules : JE N'EXISTE PAS, et en dessous, son nom en minuscules : charles ménet.

Il tend la main. Restez pas planté là, jeune homme, montrez-moi ce CV, jeune homme. Vous êtes venu pour ça, non ? Jeune homme.

Je déplie le CV, le défroisse sur le bureau.

Voilà, euh, je voudrais être cadre. Essieu dans la machine, une position centrale, vous voyez.

Je replonge la main dans ma poche. Le revolver est noir-glacial sous mes doigts.

Oh, et bien voilà qui est impressionnant, impressionnant, impressionnant. Jeune homme. Un CV rutilant. Jolie police de caractère, même si la qualité de papier laisse à désirer.

Il frotte la feuille entre le pouce et l'index.

Malheureusement, je ne pense pas avoir de job pour vous, jeune homme. Tous ces talents que vous mettez en avant, ils sont dépassés, désuets, périmés. C'est terrible, mais dans le marché actuel, les compétences pourrissent et s'avariéent en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *ouf*.

\*



Les Invisibles n'existent pas. Personne ne parle des Invisibles, parce que personne ne veut se retrouver avec un coutelas dans l'œil. Personne ne pense aux Invisibles, c'est plus simple ainsi. Personne ne sait ce que foutent les Invisibles, s'ils résistent aux Russes ou s'ils collaborent. Les Invisibles n'existent pas. Donc ils n'offrent pas d'emploi. Donc, vous ne vous pointez pas chez eux avec un CV. S'ils ne vous embauchent pas immédiatement à leur service, ils vous considèrent comme un bug dans la machine. Vous avez trahi le secret. Vous avez brisé le tabou. Vous êtes une infection qui pourrait se répandre. Vous méritez la mort.

D'où le Smith & Wesson rutilant dans ma poche.

\*

Pas de boulot ?

Pas de boulot.

J'effleure à peine la crosse de l'arme que je me retrouve la tronche appuyée sur la moquette épaisse. Un garde du corps a bondi de nulle part, diable à ressort surgi de sa boîte. Il m'a retourné comme une crêpe. La main sur ma nuque est râpeuse comme le bois. Une écharde s'enfonce dans ma peau.

Allons, allons, du calme. Cette arme ne sert à rien contre moi. Vous voyez bien que vous ne pouvez pas m'atteindre. Et puis, ne vous en faites pas, je ne vais pas vous faire disparaître tout de suite.

La pression se relâche sur mon cou.

Je n'ai pas de boulot, pas de vrai boulot, mais vous pouvez peut-être servir. J'ai, disons, une fonction pour vous.

Le temps que je me retourne et le garde du corps a disparu, comme s'il était rentré dans sa boîte quelque part. Seule flotte dans l'air une légère odeur de cire d'abeille.

\*

Je suis dans la maison, depuis longtemps peut-être. Ici, les jours ne passent pas. Les néons ne s'éteignent jamais.

Je devrais peut-être aller me coucher dans ma chambre, de l'autre côté de la grande maison. Après tout, je n'ai plus rien à faire dans la pièce que j'appelle le « labo », ou la « caverne de glace ».

Je soulève un des trois pantins.